

Chapitre 6

Où Tistou prend une leçon de jardin,
et découvre, du même coup,
qu'il a les pouces verts

Tistou mit son chapeau de paille pour aller prendre sa leçon de jardin.

Monsieur Père avait jugé logique de commencer par là l'expérience du nouveau système d'éducation. Une leçon de jardin, c'était au fond une leçon de terre, la terre sur laquelle nous marchons, qui produit les légumes que nous mangeons, les herbes dont on nourrit les animaux jusqu'à ce qu'ils soient assez gros pour être mangés...

– La terre, avait déclaré Monsieur Père, est à l'origine de tout.

« Pourvu que le sommeil ne me reprenne pas ! » se disait Tistou en se rendant à la leçon.

Dans la serre, le jardinier Moustache, prévenu par Monsieur Père, attendait son élève.

Le jardinier Moustache était un vieil homme solitaire, peu bavard et pas toujours aimable. Une extraordinaire forêt, couleur de neige, lui poussait sous les narines.

La moustache de Moustache, comment vous la décrire ? Une véritable merveille de la nature. Les jours de bise, lorsque le jardinier s'en allait la pelle sur l'épaule, c'était superbe à voir ; on aurait dit deux flammes blanches qui lui sortaient du nez et lui battaient les oreilles.

Tistou aimait bien le vieux jardinier, mais il en avait un peu peur.

– Bonjour, Monsieur Moustache, dit Tistou en soulevant son chapeau.

– Ah ! te voilà, répondit le jardinier. Eh bien ! on va voir de quoi tu es capable. Voici un tas de terreau et voici des pots à fleurs. Tu vas remplir les pots avec du terreau, enfoncer ton pouce au milieu pour faire un trou et ranger les pots en ligne le long du mur. Après nous mettrons dans les trous les graines qui conviennent.

Les serres de Monsieur Père étaient admirables et dignes en tout point du reste de la maison.

Sous l'abri des vitres étincelantes, on entretenait, grâce à un gros calorifère, une atmosphère humide et chaude ; les mimosas y fleurissaient en plein hiver ; il y poussait des palmiers importés d'Afrique ; on y cultivait des lis pour leur beauté, des tubéreuses et des jasmins pour leur parfum, et même des orchidées, qui ne sont pas belles et qui ne sentent rien, pour une qualité tout à fait inutile à une fleur et qui s'appelle la rareté.

Moustache était seul maître dans cette partie du domaine. Quand Madame Mère faisait visiter les serres à ses amies du dimanche, le jardinier, habillé d'un tablier neuf, s'installait sur la porte, aimable et causant comme une pioche.

À la moindre tentative, de la part d'une de ces dames, de toucher aux fleurs, ou seulement d'en respirer le parfum, Moustache bondissait sur l'imprudente et lui disait :

– Non mais ! Vous voulez peut-être me les tuer, me les étrangler, me les suffoquer ?

Tistou, en accomplissant la tâche que Moustache lui avait donnée, eut une bonne surprise :

ce travail ne l'endormait pas. Au contraire, il y prenait plaisir. Il trouvait que le terreau avait une bonne odeur. Un pot vide, une pelletée, un trou avec le pouce et le tour était joué. On passait au suivant. Les pots s'alignaient le long du mur.

Pendant que Tistou continuait avec beaucoup d'application, Moustache faisait lentement le tour du jardin. Et Tistou découvrit ce jour-là pourquoi le vieux jardinier parlait si peu aux gens ; c'est qu'il parlait aux fleurs.

Vous comprenez aisément que tourner le compliment à chaque rose d'un massif, à chaque œillet d'un buisson, ne laisse guère de voix, le soir venu, pour lancer des « Bonne nuit, monsieur » ou « Bon appétit, madame » ou encore des « À vos souhaits ! » lorsqu'on éternue devant vous, toutes choses qui font dire de quelqu'un : « Comme il est poli ! »

Moustache allait d'une fleur à l'autre, s'inquiétait de la santé de chacune.

– Alors, la rose-thé, toujours gamine ; on joue à garder des boutons en réserve pour les faire éclat-

ter quand personne ne s'y attend ? Et toi, le volubilis, tu te prends pour le roi de la montagne, à vouloir t'échapper vers le haut de mes châssis ! En voilà des façons !

Puis il se tourna vers Tistou et lui cria de loin :

– Alors, c'est pour aujourd'hui ou c'est pour demain ?

– Ne vous impatientez pas, professeur ; je n'ai plus que trois pots à remplir, répondit Tistou.

Il se hâta de terminer et alla rejoindre Moustache à l'autre bout du jardin.

– Voilà, j'ai fini.

– Bon, nous allons voir ça, fit le jardinier.

Ils revinrent lentement, parce que Moustache en profitait, ici pour féliciter une grosse pivoine de sa bonne mine, là pour encourager un hortensia à devenir bleu... Soudain, ils s'immobilisèrent, ébahis, bouleversés, stupéfaits.

– Voyons, voyons, je ne rêve pas, dit Moustache en se frottant les yeux. Tu vois bien la même chose que moi ?

– Mais oui, Monsieur Moustache.

Le long des murs, là, à quelques pas, tous les pots remplis par Tistou avaient fleuri, en cinq minutes ! Entendons-nous bien ; il ne s'agissait pas d'une floraison timide ; de quelques pousses hésitantes et pâles. Non ! dans chaque pot s'épanouissaient de superbes bégonias, et tous ces bégonias alignés formaient un épais buisson rouge.

– Ce n'est pas croyable, disait Moustache. Il faut au moins deux mois pour faire des bégonias comme ceux-ci !

Un prodige est un prodige ; on commence par le constater et ensuite on essaie de l'expliquer. Tistou demanda :

– Mais puisqu'on n'avait pas mis de graines, Monsieur Moustache, d'où viennent ces fleurs ?

– Mystère... mystère..., répondit Moustache.

Puis, brusquement, il prit entre ses mains rugueuses les petites mains de Tistou, en disant :

– Montre-moi donc tes pouces !

Il examina attentivement les doigts de son élève, au-dessus, au-dessous, dans l'ombre et dans la lumière.

– Mon garçon, dit-il enfin après mûre réflexion, il t'arrive une chose aussi surprenante qu'extraordinaire. Tu as les pouces verts.

– Verts ? s'écria Tistou, fort étonné. Moi, je les vois roses, et même plutôt sales pour le moment. Ils ne sont pas verts.

– Bien sûr, bien sûr, tu ne peux pas le voir, reprit Moustache. Un pouce vert est invisible. Cela se passe sous la peau ; c'est ce qu'on appelle un talent caché. Seul un spécialiste peut le découvrir. Or je suis spécialiste et je t'affirme que tu as les pouces verts.

– À quoi ça sert, les pouces verts ?

– Ah ! c'est une qualité merveilleuse, répondit le jardinier, un vrai don du Ciel ! Vois-tu, il y a des graines partout. Non seulement dans la terre ; mais il y en a sur le toit des maisons, sur le rebord des fenêtres, sur les trottoirs, sur les palissades, sur les murs. Des milliers, des milliards de graines qui ne servent à rien. Elles sont là, elles attendent qu'un coup de vent les pousse vers un champ ou un jardin. Souvent elles meurent, prises entre deux pierres, sans avoir pu se changer en fleurs. Mais si un pouce vert se pose sur une de ces graines, où qu'elle soit, la fleur pousse, instantanément. Du reste, tu en as la preuve devant toi. Tes pouces ont découvert dans la terre des

graines de bégonias, et tu vois le résultat. Crois-moi, je t'envie ; ça m'aurait été bien utile, dans mon métier, d'avoir les pouces verts.

Tistou ne parut pas enchanté de la révélation.

– On va encore dire que je ne suis pas comme tout le monde, murmura-t-il.

– Le mieux, répliqua Moustache, c'est de n'en parler à personne. À quoi bon éveiller la curiosité ou la jalousie ? Les talents cachés risquent toujours de nous attirer des ennuis. Tu as les pouces verts, c'est entendu. Eh bien ! garde-le pour toi, et que cela reste un secret entre nous.

Sur le carnet de notes, remis par Monsieur Père, et que Tistou devait faire signer à la fin de chaque leçon, le jardinier Moustache écrivit simplement :

Ce garçon présente de bonnes dispositions pour le jardinage.